

MISSION ÉCHOUÉE

Anouk Langel

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages, lieux et évènements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux ou des personnages existants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Titre de l'édition originale : Mission échouée

Couverture réalisée par Kat'Flake.

Modèles : Carmen Iovine et Simon Theytaz sous l'objectif d'Anouk Langel.

Photo montagnes : pixel2013 via Pixabay.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction, totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, sans le consentement préalable de l'auteur. Toute reproduction constituerait une violation du Code de la propriété intellectuelle et des poursuites judiciaires seraient engagées.

Protégé par le droit d'auteur © Anouk Langel 2018

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-6467-2

*À mes parents :
Régine & Marcel*

PROLOGUE

La clochette tinte, indiquant mon entrée. L'odeur de café, mélangée à celle des donuts, me parvient sans éveiller mon appétit. Depuis quelques années, je fréquente cet établissement et n'ai pas besoin d'étudier les lieux avant de m'installer. Chaque sortie et cachette est mémorisée, ainsi que les différentes armes potentielles. Un instinct tatoué dans mon ADN.

En prenant place sur l'une des vieilles banquettes brunes, presque usées jusqu'à la mousse, la fidèle serveuse me sert mon café comme je l'aime. Le temps avance et April n'est toujours pas présente. Certes, elle est souvent en retard, bien qu'elle sache que la ponctualité est importante pour moi et qu'une minute peut m'agacer.

La demoiselle fait enfin son entrée. Ses longs cheveux blonds sont complètement trempés. Elle les torsade pour les égoutter, puis les attache en chignon à l'aide d'une grosse pince.

— Désolée, s'excuse-t-elle en reprenant sa respiration.

— J'ai l'habitude, la taquiné-je.

Après un regard azur perçant dans ma direction, elle me tire la langue comme une enfant, enlève sa veste et prend place en face de moi. Elle annonce sa commande à la serveuse, venue l'accueillir avec un chaleureux sourire. Une chose est sûre : ici, nous sommes grillés.

Dès que nous sommes seuls, elle extrait de son sac à main un gros dossier. Une légère excitation m'envahit, mon rythme cardiaque s'accélère de quelques battements par minutes.

C'est maintenant que les choses sérieuses commencent.

April ouvre son porte-document et en sort différents papiers qu'elle me présente tour à tour.

— Alors, mon beau brun, voici tes nouveaux passeports, la réservation de l'hôtel, les cartes de crédit, la grise pour le perso, la dorée pour la mission, des francs suisses, billets et monnaies, ainsi que

quelques fausses cartes pour rester crédible si tu te fais contrôler ou fouiller. Le reste des informations suivra par e-mail. Ton avion décolle demain, voici le billet.

— Merci, April. Tu assures.

— Je sais, je sais. L'addition est pour toi, ajoute-t-elle en regardant derrière moi, un sourire angélique étirant ses lèvres.

Un soupir sort de ma gorge, alors que la serveuse m'apporte un deuxième café, un thé pour April et un gros cookie. Elle a entendu les paroles de ma collègue, elle dépose le ticket devant moi. Je sors mon porte-monnaie pour régler.

— Merci, mon chou.

— Comme si tu me laissais le choix, grogné-je. Tu serais capable de pirater mon compte pour te faire virer le montant.

— Du tout, voyons, répond-elle avec innocence.

Je la regarde en plissant les yeux, sensible à son sarcasme, et bois une gorgée de café. « Innocence » est trop faible pour décrire l'aura qu'elle dégage au premier abord, mais c'est aussi son plus grand atout. Derrière son physique digne des plus grands mannequins de la planète se cache une dangereuse hackeuse qu'il vaut mieux avoir de son côté.

— Sois prudent, tu sais que ça m'embêterait de récupérer tes comptes.

— Tant de gentillesse et de prévoyance, merci, je suis touché.

— Promets-le, m'ordonne-t-elle, le regard plongé dans le mien.

— Je te le promets, confirmé-je avec sérieux.

Ma sœur de cœur, ma petite sauvage. Elle sait très bien que c'est la seule promesse que je ne peux pas tenir, mais à chaque fois, elle me le demande quand même. D'après elle, ça m'a toujours porté chance, bien que je n'y ai jamais cru. Il faut être fou pour parier sur la chance.

Arrivé chez moi, je prends place dans le canapé et sors le billet. Savoir où je vais atterrir peut être une bonne idée.

Genève, en Suisse.

Voilà un terrain que je n'ai jamais exploré. Un petit pays perdu au milieu de l'Europe, mais qui ne fait pas partie de l'Union Européenne. Ironique.

Que la partie commence.

1 - HÔTEL KRONENHOF

Léonie

Tout en buvant mon café, je profite de la vue. La baie vitrée de mon appartement m'offre un panorama sans obstacle. Une trentaine de centimètres de neige a recouvert le paysage pendant la nuit. C'est absolument magnifique. Les montagnes sont éclatantes sous leur couche de poudreuse fraîche, illuminées par les rayons du soleil qui se lève. Les premières traces de skieurs aux aguets marquent l'or blanc du sommet jusqu'au bord des pistes.

Si un jour quelqu'un m'avait dit qu'à vingt-cinq ans, je deviendrais cheffe de rang dans un des hôtels les plus prestigieux de Suisse, je lui aurais certainement ri au nez. Si je continue sur cette lancée, sans faire d'erreur, je ne doute pas de réussir à m'élever au niveau de maître d'hôtel. Monsieur Bowers m'a dit que j'avais les compétences, mais qu'il me manquait juste de l'expérience.

La porte de l'appartement fermée à clé, mes pas m'emmènent à l'hôtel situé à cinq minutes à pied. Les rues s'éveillent au rythme des premiers commerces qui s'ouvrent. En passant devant le boulanger, la bonne odeur du pain frais vient chatouiller mon nez. Le froid matinal me mord la peau. Je fais attention à ne pas être éclaboussée par la neige déblayée sur la route. Les employés communaux continuent de dégager les rues. J'accélère mon allure afin de me réfugier au chaud.

Je rentre par la porte de service. Laurent, l'agent de sécurité, est fidèle au poste, avec son air sérieux et son costume élégant qui lui va à merveille.

— Bonjour, Léonie, m'accueille-t-il, quand j'arrive à sa hauteur.

— Bonjour, Laurent, réponds-je en souriant.

Je prends mon pass, aligné sur sa droite avec les autres, et sa main se pose sur la mienne, interrompant mon action. Agacée, je serre les dents et musèle mes mots acides. Ces dernières semaines, ces gestes se répètent de plus en plus souvent.

— Tu veux qu'on aille boire un verre, après ton service, ce soir ? me demande-t-il de manière à ce que personne ne puisse l'entendre.

— Désolée, mais je suis déjà prise, m'excusé-je.

En fait, je n'ai rien de prévu.

Je retire ma main et rejoins les vestiaires où je change de chaussures et dépose mes affaires dans mon casier. Un dernier regard dans la glace me montre que ma tenue et ma coiffure sont toujours bien en place. Parfaite. Je file rejoindre mon supérieur.

Je pénètre dans la salle de réunion. Monsieur Bowers attend que tout le monde se présente. Son visage est fermé. Il est concentré. Je manifeste mon arrivée en toquant contre la porte et le salue poliment.

— Bonjour, mademoiselle Max. Pile à l'heure, telle une montre suisse, remarque-t-il, satisfait.

Un sourire vient étirer mes lèvres en découvrant ce visage familier et chaleureux. Des cheveux coupés courts entourent sa tête dont le sommet est lisse. Ses yeux bleu clair et pétillants de vie me regardent, entourés de rides. À mon arrivée, il m'a prise sous son aile et m'a formée avec discipline. C'est grâce à lui que j'ai pu évoluer au sein de l'hôtel. Un véritable mentor qui a tout mon respect.

Des collègues nous rejoignent. Toute notre attention est focalisée sur les paroles du maître d'hôtel, riches en directives. Aujourd'hui, aucune erreur ne sera acceptée. Nous recevons les conseillers fédéraux. Il faut que le service se déroule sans aucun faux pas, il en va de la réputation de l'établissement.

Accompagnée de trois collègues, je me dirige vers la salle privatisée pour l'occasion. Pour la première fois, des employés vont être sous

ma responsabilité. Même si c'est gratifiant, j'ignore si je serai à la hauteur.

Après la mise en place, nous finissons de dresser la table. La meilleure salle a été réservée. Rénovée il y a peu, elle aborde un style victorien d'époque dont le charme n'a pas été altéré par le temps. Le parquet clair d'origine grince par endroit. Les lustres de cristal brillent au-dessus de nos têtes et les lumières tamisées confortent la chaleur du rouge et du doré des occultants. Cette pièce est digne du château de Versailles. Seul le tissu blanc des nappes et des chaises atteste de leur modernité.

Je nous félicite intérieurement. Nous avons le temps de nous accorder une pause et un café, avant qu'ils se présentent à l'entrée. Nous allons dans les cuisines où de nombreuses odeurs délicieuses éveillent notre appétit et nous profitons pour piquer un petit truc à manger, espérant échapper au regard du chef, tels des enfants.

Tout en dînant, assise à une petite table placée dans un coin, j'observe la cuisine. Une ambiance familiale y règne. Les employés se tutoient et se croisent sans jamais se rentrer dedans, comme des danseurs dans une chorégraphie parfaitement synchronisée. J'ai toujours trouvé cette organisation fascinante. Les plats prêts sont emportés par les serveurs afin de régaler les clients. Moi qui suis nulle en cuisine, combien de fois j'ai voulu emporter une assiette ou kidnapper le chef.

Il est midi pile et nos convives viennent de passer les portes de la salle. Droite comme un I, les mains croisées devant moi, mon regard balaie la pièce à la recherche du moindre défaut. Il n'y a rien à signaler. Chaque serveur est à sa place, prêt à entrer en scène.

— Bonjour et bienvenue, m'exclamé-je chaleureusement à leur attention.

Ils me répondent avec politesse. Monsieur Bowers me gratifie d'un léger sourire, me confirmant avec retenue qu'il est satisfait de mon travail.

Afin d'assurer le bon déroulement de l'événement, aucun média n'est autorisé au sein du restaurant, ni même de l'hôtel. Un service de sécurité avec fouille a été mis en place. Dès que les conseillers sont installés, mon équipe et moi-même nous activons pour rendre ce moment exceptionnel.

L'entrée a été appréciée, les assiettes sont vides et nous les débarquons. Quelques minutes plus tard, nous déposons le plat principal : une pièce de Filet de Bœuf à la Plancha et ses champignons. Les conseillers manifestent leur contentement et sourient, impatients de déguster ce repas. Le chef s'est surpassé et continue d'impressionner. J'aurais bien mangé un morceau du dessert prévu : un délicieux fondant au chocolat, arrosé d'un coulis de framboise et son sorbet à la poire.

Quand ils ont terminé, je pars chercher les cafés et les digestifs à l'Abricotine, tandis que mes deux subalternes finissent de débarrasser. Tout se déroule à merveille : les conseillers sont ravis et souriants. Les discussions vont bon train et, étonnamment, la politique ne fait pas partie des sujets mis sur la table. Ils sont là pour se détendre.

Au bar, je pose les sept verres sur mon plateau et les remplis de l'eau-de-vie, lorsqu'une conversation parvient à mes oreilles.

— Monsieur, s'il vous plaît, calmez-vous. Je ne peux pas vous resservir. Si vous n'êtes pas satisfait, allez à la réception et demandez à voir le directeur, tente de se défendre Lucas, le barman.

— C'est totalement inadmissible ! hurle l'homme, hors de lui et visiblement très alcoolisé.

C'est un peu tôt pour être fin gelé.

Je regarde ce guignol s'agiter dans tous les sens et insulter le barman, me faisant grimacer. Dès que les cafés sont prêts, je les ajoute sur mon plateau chargé, puis prends la direction de la salle. Concentrée pour éviter les clients qui ne font pas attention à mon chargement, j'entends une chaise tomber et l'homme jurer, ce qui me fait lever les yeux au ciel.

Je sors de la zone du bar pour arriver dans le hall d'entrée. Soudain, quelque chose entre en collision avec mon corps. Déséquilibrée, j'atterris à plat ventre. Les verres éclatent sous moi en plusieurs morceaux et rentrent dans ma peau. Un petit cri de douleur m'échappe.

2 - BIENVENUE EN SUISSE

Caleb

Après quinze heures de vol, confortablement installé en première classe, l'avion s'est posé sur le tarmac de Genève sans encombre.

En arrivant dans le hall de débarquement, un panneau « Bienvenue en Suisse » m'accueille. La découverte de ce pays me réjouit, mais la température me refroidit immédiatement. Au sens propre, comme au figuré. Passer de seize degrés à zéro n'est pas des plus agréables.

Dès que j'ai récupéré mon bagage, j'ajuste mon sac en bandoulière et sors de la zone de débarquement. Mes yeux parcourent l'immense hall de l'aéroport et je finis par trouver ce que je cherche. Tout en tirant ma valise, je me dirige vers les locations de voitures. J'avance vers l'homme qui attend au guichet, en se tournant les pouces.

— Bonjour, je souhaiterais vous louer une Audi R8 Spyder, couleur égale, durée indéterminée, annoncé-je.

L'homme tourne les yeux vers moi et me dévisage, la bouche ouverte. Je lève les yeux au ciel et répète ma demande.

— Pardon, monsieur, je vérifie tout de suite si nous en avons à disposition.

Le jeune homme se précipite sur son ordinateur où il frappe sur les touches presque aussi rapidement qu'April. Mes doigts tapotent, les uns après les autres, sur l'acajou du comptoir, impatient. Le garçon me jette des regards, avant qu'un grand sourire apparaisse sur son visage. Quel âge peut-il avoir ? Il me semble soudain bien jeune.

— Nous en avons une de disponible, monsieur, dit-il fièrement.

— Parfait, réponds-je, satisfait.

Il appuie sur une touche, se lève et fonce récupérer les feuilles que la vieille imprimante a crachées. Ils louent des voitures pour des millions de francs par année et ne sont pas foutus d'avoir une imprimante moderne, c'est surprenant.

— Voici le contrat, je vous laisse signer ici et là. J'ai également besoin de votre passeport, s'il vous plaît.

Après lui avoir tendu mon laissez-passer, je vérifie rapidement l'exactitude des données, puis y appose ma signature. J'en connais une qui ne va pas être contente de la facture, mais il faut bien récompenser ses meilleurs éléments.

Je lui rends le document rempli, règle avec la carte de crédit et il me donne les clés, tout en m'indiquant le lieu où la voiture est stationnée.

— Je vous accompagne, m'annonce-t-il.

— Inutile, merci, réponds-je.

— Bien, monsieur. Bonne route !

— Merci.

Prenant place derrière le volant, j'apprécie les finitions du véhicule. Pied sur la pédale de frein, mon index appuie sur le démarreur et le moteur dévoile toute sa puissance dans un magnifique ronronnement. Du moins, pour mes oreilles. L'excitation commence à se répandre dans mes cellules à la seule pensée de la route qui m'attend au volant de ce merveilleux bolide. J'entre l'adresse dans le GPS et prends la route, musique rock à fond.

Après cinq heures et demi de route, j'arrive à destination. Les phares éclairent la cour du majestueux hôtel blanc. Je suppose qu'April a choisi le plus luxueux de la région, pour me faire plaisir. À moins que ce soit principalement pour faire enrager notre patronne. En m'arrêtant devant l'entrée, un employé vient m'accueillir en allemand.

Je lui réponds aimablement, puis lui indique mon nom et le numéro de la réservation. Il sort mes bagages du coffre qu'il pose doucement sur un chariot. Je lui donne mes clés. Le jeune se met au volant avec un grand sourire. À la vitesse du pas, il s'éloigne et je m'avance vers l'entrée.

Une fois dans la chambre, je ne peux qu'apprécier la qualité du mobilier, sa décoration raffinée et son confort. Il est tard et la cuisine a fermé, par conséquent, je me contente d'un sandwich acheté un peu plus tôt et d'une bouteille d'eau venant du minibar, puis me glisse sous la douche où l'eau détend mes muscles restés immobiles pendant ces nombreuses heures de voyage.

Cette première nuit a été reposante. M'étant levé à une heure tardive, j'ai sauté le petit-déjeuner et me suis juste fait un café avec la machine mise à disposition. Dès que je suis prêt, je descends au restaurant pour déjeuner. Dans la salle à manger, je découvre que tout le personnel est très actif. Ma curiosité est piquée et j'interpelle un jeune serveur.

— Dites-moi, pourquoi tout le personnel est sur le pied de guerre ?

— Nous recevons les sept conseillers fédéraux, monsieur. Excusez-moi, je ne dois pas traîner, ma cheffe m'attend.

Je le remercie et lui fais signe qu'il est libre de partir, alors qu'un jeune homme, sûrement un apprenti, vient prendre ma commande. Je consulte un instant mon téléphone pour voir les dernières actualités du monde, puis laisse mon regard s'égarer dans la salle. Observer et analyser ce que je vois est quelque chose que mon subconscient fait automatiquement. Défaut professionnel.

Une jeune femme retient mon attention. Elle se déplace aisément entre les clients et en salut poliment plusieurs. Je suppose qu'elle doit travailler ici depuis quelques années, reconnaissant les habitués. Dès qu'elle les perd de vue, ses sourcils se froncent et indiquent sa

concentration, tandis que ses épaules tendues m'informent de la présence de stress.

Sans le vouloir, ou presque, je commence à détailler sa tenue. Elle porte une jupe noire et un chemisier blanc à manches longues. Des bas sombres viennent couvrir ses jambes infinies où ses pieds finissent dans des ballerines noires. Un classique. Dommage, les talons doivent mettre ses jambes en valeur, bien qu'elle n'en ait pas besoin, vu sa taille. Mes pupilles étudient son visage, encadré par des cheveux noirs impeccablement coiffés et des yeux noisette, le tout est éclairé par un doux sourire aussi blanc que la neige tombée cette nuit.

Je continue de regarder les allées et venues de cette fille, confortablement installé dans mon fauteuil avec un verre de vin. Cette jeune femme m'intrigue dans sa manière d'être. Discrète, appliquée, avec une confiance en elle qui se sent, elle est d'une beauté naturelle. J'ai goûté aux délices féminins de différents pays, mais cette femme, qui passe à nouveau sous mon nez en sortant d'une salle fermée aux clients, n'a rien d'une beauté fatale. Pourtant, elle a du charme, ce petit truc, comme on dit.

Je la vois quitter le bar avec un plateau rempli de boissons, sûrement pour ces hommes importants de l'État. L'hôtel s'est plié en quatre pour les accueillir.

Je dépose quelques francs suisses sur la table pour régler ma consommation, puis me lève et me dirige vers les ascenseurs lorsque le bruit de plusieurs verres qui se brisent me parvient aux oreilles, ainsi qu'un petit cri. Mes yeux pivotent vers la source du vacarme et découvrent cette fille, à plat ventre, à seulement trois mètres de moi. Je me précipite vers elle pour l'aider à se relever. Les bris de verre éparpillés craquent sous mes chaussures. Une odeur d'alcool fort et de café se dégage de ses vêtements trempés, ce n'est pas le meilleur des mélanges. Elle grimace en découvrant son chemisier piqué de sang. Des morceaux de verres ont dû se planter dans sa peau.

— Ne bougez pas, j'appelle l'ambulance, l'avertis-je.

Je saisis mon téléphone et compose le cent quarante-quatre pour faire venir les secours. Connaître par cœur les numéros d'urgences de plusieurs pays a ses avantages, pour une fois. Je me retourne et vois qu'elle est en train de me détailler. Un sourire malicieux se dessine sur mon visage, alors qu'un homme âgé et inquiet l'interpelle, coupant net notre contact. Visiblement, il s'agit de son supérieur. Je décide de m'éclipser et rejoins ma chambre.

Une fois dans le bureau, je m'installe et ouvre mon ordinateur que je connecte au réseau. Quelques e-mails se synchronisent dans la boîte de réception, mais aucun n'est important. Ne sachant pas quoi faire en attendant les informations de ma collègue, je finis par me changer, puis prends la direction de la salle de sport, au sous-sol de l'hôtel. Ce sera toujours mieux que de tourner en rond dans la chambre.

Arrivé dans le corridor, je constate que la fille n'est plus là. Elle a sûrement dû être emmenée à l'hôpital et les employés ont déjà tout nettoyé. Une équipe efficace. Je descends à la salle de musculation que je découvre extrêmement bien équipée. La variété des engins mis à disposition est impressionnante. Les grandes fenêtres du mur Est offrent une vue magnifique sur les montagnes enneigées.

Avant de me réchauffer, j'apprécie le paysage quelques instants, bien différent de la vue de mon appartement, composée de grands grattes ciel.

Je décide de débiter par les assis barre, puis enchaîne avec plusieurs crunchs au sol, suivi de quelques squats. Ça commence à bien chauffer tout ça. Je fais quelques exercices avec des poids et termine par ce que je préfère : courir.

Quelques gorgées d'eau viennent m'hydrater, je réajuste mes écouteurs et commence par marcher, tout en réfléchissant à ce qui m'attend. Il faut vraiment qu'April me donne ces foutues informations, si je veux pouvoir attaquer. Je suis totalement bloqué sans ça. Nathan a intérêt à

être à l'heure. Déjà que je dois me coltiner un bleu qui a réussi à m'avoir avec sa tête angélique. Bon, ses capacités et résultats sont également un argument que j'ai pris en compte.

J'accélère ma cadence et cours d'un bon rythme, tout en continuant à cogiter, puis essaye de m'en séparer pour me concentrer sur la musique diffusée dans mes oreilles. J'augmente de plus en plus la vitesse du tapis de course et m'arrête quand je n'arrive plus à suivre, histoire de ne pas m'étaler devant tout le monde.

Cette séance de deux heures m'a complètement défoulé et fatigué. Je retourne dans ma chambre et me douche.

Au moment où j'en sors, j'entends le son indiquant l'arrivée d'un e-mail. J'enroule en vitesse la serviette autour de mes hanches et me précipite sur l'ordinateur. Après un clic, l'e-mail d'April s'ouvre. Enfin ! Elle a enfin eu ces foutues informations. Je jubile et préviens Nathan qui m'informe qu'il arrive d'ici deux heures. Nous nous retrouverons sur place ce soir.

Il est temps de mettre les pions en place.

3 - ARRÊT FORCÉ

Léonie

Après dix minutes d'attente, les ambulanciers arrivent et s'occupent de moi, bien qu'on aurait pu aller à l'hôpital directement. Les différentes coupures me brûlent et je me retiens pour ne pas les frotter. Un morceau important s'est planté dans ma peau et ils le retirent sur place. Une compresse y est appliquée pour contenir le saignement. Je me lève et les suis jusqu'à l'ambulance où je dois m'allonger sur le brancard. Je suis mal à l'aise, car je ne suis pas blessée au point de devoir m'allonger, mais écoute leur directive.

Pendant le trajet, je repense à cet homme qui m'a aidée à me relever. Il était vraiment séduisant dans ce costard de marque. Ses yeux bleu clair me scrutaient, avant que monsieur Bowers n'arrive, puis un sourire arrogant est venu étirer ses lèvres. J'espère le revoir à mon retour pour le remercier.

En fin de journée, j'obtiens l'autorisation de quitter les lieux. Je ressemble légèrement à une momie. Le médecin m'a demandé de revenir dans deux jours pour vérifier qu'il n'y ait pas d'infection et que tout cicatrise bien. Trois coupures ont été suturées et une crème m'a été donnée pour atténuer les hématomes sur ma mâchoire.

Une fois chez moi, j'envoie un message à mon supérieur afin de le prévenir que je suis bien rentrée et que je suis en arrêt jusqu'au contrôle. Je soupire, dépose l'appareil sur la table basse, puis vais dans ma chambre enfiler une tenue large et confortable. Mes cheveux sont attachés en une queue de cheval basse.

De retour dans le salon, je me laisse tomber dans mon canapé sans douceur et plie mes jambes de côté. Ce n'est pas vraiment la fin de

journée que j'avais prévue, mais ça aurait pu être pire. J'en profite pour naviguer sur internet et regarder quelques vidéos de mon groupe préféré, fredonnant les paroles.

Je finis par être agacée. Ne rien faire de cette journée d'arrêt n'est pas fait pour moi et je m'ennuie. Après un petit coup de téléphone et quelques explications à Jeanne, ma meilleure amie, celle-ci vient me voir pour que nous passions la soirée ensemble comme nous le faisons régulièrement.

— Ta proposition tombait à pic ! J'ai passé une journée affreuse, se plaint-elle en entrant.

Ses lèvres s'étirent en grimace quand ses yeux se posent sur mes bandages et pansements.

— Tu m'étonnes que t'as eu mal, quel idiot, remarque-t-elle en fronçant les sourcils.

Elle dépose un baiser sur mon front et s'assied.

— Oui, surtout sur le moment, mais maintenant ça va, ce n'est rien de grave, réponds-je en souriant.

Elle me tend un sac et j'y découvre de délicieux plats chinois.

— T'es la meilleure ! la complimenté-je.

— Je sais, frime-t-elle, taquine.

Mon moral vient de remonter en flèche. Nous nous racontons nos journées respectives et passons la soirée à rire. Notre complicité m'est tellement précieuse.

À mon réveil, mon corps est moins douloureux, bien qu'un peu courbaturé. J'entre dans ma salle de bain et me dévêts pour observer les cicatrices. Je vois tout de suite qu'elles ne sont plus aussi rouges. Les coupures ne me brûlent plus. Après une douche rapide, je me prépare pour aller au rendez-vous, espérant pouvoir reprendre le travail.

À mon plus grand soulagement, le feu vert m'est donné. Lorsque j'arrive au restaurant, monsieur Bowers me surprend en arrivant

derrière moi et je fais une décollée de trois mètres, une main sur le cœur. Ce n'est pas un mythe qu'il sache vraiment tout. Il me réprimande et m'ordonne de rentrer chez moi. Penaude, je m'exécute.

En pénétrant dans mon appartement, je ne peux retenir un soupir de frustration. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Je suis censée me reposer. La seule idée qui me vienne est de me poser dans un bain avec un livre. Mon sac tombe sur le sol et mon manteau finit sur la chaise de la cuisine. Tout en me dirigeant vers la salle de bain, mes chaussures valsent quelque part et je chope mon livre au passage, laissé sur ma table de chevet. Je mets en route le robinet de la baignoire et allume deux bougies qui dégagent une délicieuse odeur de vanille. Je stoppe l'eau quand elle arrive, à vue d'œil, en dessous de mes blessures et m'y glisse avec un immense bonheur. La chaleur enveloppe mon corps. Tout compte fait, être en arrêt pour la soirée n'est pas déplaisant. Les petits bonheurs de la vie sont tellement simples.

Je saisis mon bouquin et l'ouvre, mais me rends compte que j'ai oublié une chose importante : le verre de vin blanc. Sacrilège. Ben oui, c'est quand même moins onéreux que la coupe de champagne.

— Et zut ! râlé-je.

Mon livre est délicatement posé sur le lavabo, j'enfile mon peignoir et vais me servir à la cuisine. Dès que je suis de retour dans l'eau chaude, j'en bois une gorgée et le pose sur le bord, puis reprends ma lecture.

Mon natel vibre, m'obligeant à détourner les yeux pour lire la notification. Le livre m'échappe et tombe dans le bain. Mes mains restent figées, alors que je fixe les feuilles immergées. Je ne sais pas si je dois pleurer ou éclater de rire.

Le lendemain, me voilà prête et en place pour commencer le service de midi. Les premiers clients arrivent au restaurant. Je les amène à leur table et prends leurs vestes, puis leur commande.

Une heure après le début de mon travail, un homme seul se présente. Son visage a quelque chose de familier, comme un sentiment de déjà-vu. Je l'accueille poliment et lui propose une table. Il s'assied et me regarde avec insistance, ce que je commence à trouver dérangeant.

— Ce n'était pas trop grave, vos blessures ? me demande-t-il promptement, avec un accent américain.

L'étonnement doit se lire sur mon visage. Je le regarde à nouveau avec plus d'appui. Bon sang ! C'est l'homme qui m'a aidée à me relever. Je peux bien le détailler et je dois avouer que je ne suis pas insensible à son charme et ses magnifiques yeux bleus dans lesquels j'irais bien me noyer.

— En effet, confirmé-je, revenant sur terre. J'ai eu quelques points de suture, c'est tout. Merci pour votre aide et votre rapidité. Monsieur ?

— Caleb Carter, enchanté. Et vous ?

— De même. Léonie Max, réponds-je avec un sourire, en lui serrant la main.

À la fin de son repas, je lui apporte son addition et quand je reviens avec la monnaie, il s'est envolé. Quinze francs suisses de monnaie ont été déposés dans le porte-addition. C'est vraiment très généreux, et un peu fou. Je vais mettre ce pourboire dans la tirelire des employés et continue mon travail.

4 - TOUR À MOTO

Léonie

Après être allée au lac pour lire en écoutant de la musique sous un doux soleil, je prends la direction de l'hôtel. En arrivant, une moto attire mes yeux. Je ne peux m'empêcher d'observer cette Ducati 1299 Panigale. Quelle beauté ! J'adore ses lignes très sportives et cette couleur rouge intense. Un jour, j'aurai une moto, c'est sûr. D'ailleurs, j'ai mis pas mal d'argent de côté, n'étant pas une grande dépensière. Je pourrais peut-être envisager de sauter le pas. Je sors de mes pensées et file aux vestiaires avant d'être en retard.

Au moment où j'arrive dans la salle du restaurant, un homme m'interpelle. Je m'approche et suis étonnée de le découvrir à nouveau ici. Il n'avait pas séjourné dans l'hôtel au cours de ces six derniers mois et par conséquent, je ne l'avais pas revu, voire l'avais oublié.

— Bonsoir, mademoiselle Max, me dit-il en anglais.

— Bonsoir, monsieur Carter, réponds-je.

La dernière fois, il m'avait parlé dans un parfait allemand. On peut encore jouer avec le français, l'italien et le russe, s'il le souhaite. Ayant toujours adoré les langues, plusieurs séjours linguistiques m'ont permis de me perfectionner, sans parler des formations continues de mon côté, pour le plaisir.

— Que puis-je faire pour vous ? questionné-je en italien, histoire de le tester.

— Je souhaiterais le menu du jour et avant, un verre de votre vin du mois, s'il vous plaît, demande-t-il de la même langue.

Mince, prise à mon propre jeu.

Je lui fais un beau sourire, frustrée.

— Avec plaisir, monsieur.

Je pars rapidement chercher sa commande, évitant les clients et employés sur mon passage, puis reviens et dépose son verre ainsi qu'un petit bol de cacahuètes.

— Santé, lui souhaité-je.

— Merci, me répond-il en russe.

— N'hésitez pas à m'appeler si besoin, l'informé-je en français.

— Je n'y manquerai pas, m'assure-t-il.

Son accent, quand il parle français, est vraiment charmant.

Un peu plus tard pendant mon service, je reviens vers lui, afin de voir s'il souhaite prendre un café après son repas, mais à ma grande surprise, il n'est plus là, alors que je n'ai pas arrêté de regarder dans sa direction. Il a un don pour disparaître.

Il est vingt-deux heures trente lorsque je termine le travail. L'avantage en semaine, c'est qu'on ne finit jamais trop tard. Je sors par la porte de service. En passant devant l'entrée, je tombe à nouveau sur lui, appuyé contre cette moto rouge. Je n'y crois pas, c'est la sienne. Sans vraiment le vouloir, mes jambes me guident jusqu'à lui. Il a troqué son costume élégant contre un jeans et une veste de motard.

— Bonsoir, je vous croise souvent ! me lance-t-il, taquin.

— Bonsoir. En même temps, vous êtes sur mon lieu de travail, dis-je du tac au tac. C'est la vôtre ?

— En effet.

Je lui souris et dévie mes yeux sur le monstre mécanique.

— Vous voulez faire un tour ?

Mon cœur loupe un battement. Est-il fou ? Je ne le connais pas et en plus, je ne suis pas du tout en tenue pour faire de la moto.

— Hum. Mes habits ne s'y prêtent pas et vous avez vu l'heure ?

— Vous ne travaillez pas demain.

Comment peut-il savoir ça ? Une petite alarme se déclenche dans mon esprit.

— Ensuite, vous n'habitez pas loin et pouvez aller vous y changer.

Une deuxième alarme s'active devant mes yeux avec des gyrophares.

— Il fait vingt degrés, ce qui est parfait pour un tour à moto, finit-il tout fier, avec à nouveau ce foutu sourire.

Il met en évidence les deux casques qu'il possède. Je dois refuser, le rembarrer et rentrer rapidement chez moi. Malgré toutes les raisons limpides qui me poussent à lui dire non, je dois avouer que je crève d'envie de faire un tour sur cette moto. Je veux découvrir les sensations que procurent ces machines sans carrosserie ni ceinture de sécurité, avec le vent qui s'écrase contre mon corps. Et il faut bien l'avouer, il y a pire que d'être collée contre son dos, mes bras entourant sa taille. Je ne vois pas comment je pourrais m'attacher à un américain qui revient en Suisse tous les six mois, il n'y a aucun risque. Alors je cède à mon envie bien trop grande.

— Rejoignez-moi devant mon appartement, vous devez sûrement savoir où c'est ! dis-je avec une note de sarcasme.

Je pars à grandes enjambées, à la limite de courir, prenant les raccourcis qu'une moto ne peut emprunter. Une fois chez moi, je farfouille dans mon armoire et entends le bruit de moto qui s'arrête au pied du lotissement.

Vous savez, quand les filles disent qu'elles n'ont rien à se mettre ? Eh bien, je n'ai vraiment rien à me mettre ! Je finis par trouver un jean propre qui séchait sur l'étendage. Après avoir farfouillé dans ma commode, mon choix se porte sur un t-shirt basique de couleur noire, sans inscription. Un blouson beige vient compléter ma tenue et je termine en mettant mes chaussures de marche. Moins sexy que des talons, mais plus adaptées. Je glisse ma carte d'identité et ma carte de débit dans une poche zippée de ma veste, pour ne pas devoir prendre mon sac à main.

Une fois la porte de mon appartement fermée à clé, je descends en vitesse. Devant l'entrée, j'inspire et souffle un grand coup pour ralentir les battements de mon cœur, mélange d'excitation et d'inquiétude, puis sors avec assurance. En apparence. Il est là, prêt au départ et décontracté, éclairé par le lampadaire de la rue.

Comme dans les films, que c'est niais !

Il me regarde mais, avec le casque, je ne peux pas voir l'expression de son visage. Il me tend le deuxième que je mets difficilement et le fixe à mon tour.

— Vous attendez la désalpe ? me demande-t-il sur un ton innocent.

— Ah, ah. Très drôle, réponds-je vexée. Comment connaissez-vous cette expression ?

— J'ai lu une brochure.

Un peu maladroitement, je prends place derrière lui et avec hésitation, mes bras entourent sa taille. Le siège n'est vraiment pas large.

— Vous pouvez serrer plus fort, me lance-t-il, moqueur.

Je lève les yeux au ciel et resserre légèrement ma prise. Il met en route le moteur, faisant vrombir sa puissance.

J'adore !

Caleb donne un grand coup de gaz et prend la direction de l'Italie. Il accélère à plusieurs reprises, s'en donnant à cœur joie, sans se soucier du sac de sable qui est assis derrière lui. Je me cramponne comme je peux et peine à être rassurée. Pourquoi je suis montée sur cet engin ?

Au début, je suis inquiète, mais plus nous roulons, plus j'apprécie cette sensation de vitesse et ce sentiment de liberté. C'est magique. On a l'impression que la moto est portée par le vent, comme si rien ne pouvait nous arrêter et que les roues touchaient à peine le sol, tant nous allons vite. J'observe le paysage montagneux défiler sous l'éclairage de la pleine lune. C'est une ambiance particulière qui s'en dégage, je l'apprécie beaucoup. Le vent traverse mes habits et emmêle mes cheveux détachés.

La nuit et le macadam : voilà les deux seules choses qui se dressent devant nous. Aucune construction humaine ne vient gâcher les environs et aucun véhicule ne circule à cette heure tardive. Nous sommes seuls au monde. Cette situation devrait m’effrayer et pourtant, je me sens en sécurité avec cet inconnu.

Il négocie un virage, freine, puis accélère fortement, dès la courbe passée, ce qui me force à m’agripper à lui. Il l’a fait exprès pour que je sois plaquée contre son dos, j’en suis sûre.

Au bout de cinquante minutes, il s’arrête au bord du lac Di Poschiavo, puis éteint le moteur. Je commence à avoir mal aux fesses et suis contente qu’on s’arrête. Je ne suis jamais venue jusqu’ici, c’est vraiment très beau. Le lac n’est pas grand. Le ciel est parsemé de milliards d’étoiles plus éclatantes les unes que les autres, sans nuage, ni pollution nocturne pour les camoufler. Un silence apaisant règne en ces lieux. Aucun de nous deux ne bouge et mon cerveau se pose mille questions. Pourquoi m’a-t-il prise sur sa moto, alors que nous ne nous connaissons pas ? Et pourquoi je suis montée sur ce foutu bolide, d’ailleurs ? Je suis vraiment stupide, même Jeanne qui est impulsive ne l’aurait pas fait.

Il ne bouge pas, ne se retourne même pas et remet le moteur en route. Mais pourquoi décide-t-il de repartir si vite ? J’aurais vraiment apprécié qu’on puisse marcher un petit bout, discuter et profiter de ce magnifique endroit. Je vais marcher comme un cowboy en descendant. Je n’ose rien dire et essaye de profiter du chemin du retour, malgré mon dos douloureux. La température ambiante s’est un peu rafraîchie, mais j’apprécie toujours autant d’être sur cette moto, malgré un pilote moins sympathique que prévu.

Il se parque devant l’entrée de mon immeuble et enlève son casque. Je ne me fais pas prier pour descendre.

— Vous avez apprécié la balade ? me demande-t-il.

— Beaucoup, réponds-je avec un sourire sincère, tout en m'étirant le dos, ce qui fait apparaître un sourire mesquin sur ses lèvres.

J'enlève mon casque et le lui tends. Il le saisit et nous nous regardons, sans un mot. Chacun observe l'autre.

Qu'attend-il de moi ?

5 – LES JEUX SONT FAITS

Caleb

Je n'ai pas su quoi faire malgré ces cinquante minutes sur la route du retour. M'attacher est totalement impossible, mais surtout, interdit dans mon métier. Et pourtant, il y a quelque chose chez cette fille qui continue de m'attirer. Elle est un aimant et moi un morceau de fer minuscule qui est complètement impuissant. Le pire, c'est qu'elle ne se rend même pas compte de son charme.

— Je reviens la semaine prochaine, donc si vous avez envie qu'on se revoie, on peut voir pour faire quelque chose ensemble, proposé-je, un peu mal à l'aise.

Pourquoi j'ai sorti ça ? À jouer avec le feu, je vais me brûler et elle avec.

— Oui. Ça me va, confirme-t-elle, avec un petit sourire trop mignon.

J'étais certain qu'elle allait dire non. Visiblement, elle n'est pas peureuse.

— Bien. Bonne nuit !

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre. Je remets mon casque, tourne la clé de contact et file comme un sauvage. On dirait un adolescent de seize ans, alors que j'en ai vingt-neuf.

Honteux et pitoyable, bon sang !

Je ne sais pas si c'est une bonne idée que je revienne dans cet hôtel. Sans le vouloir, elle pourrait tout compromettre. Et si, pour une fois, j'écoutais mon cœur et pas mon devoir ? Si je commençais enfin à penser à moi ?

Non.

Ce n'est pas raisonnable. Il faut que je regarde pour changer d'hôtel et ne plus la revoir. L'éloigner de moi est la meilleure chose à faire. Mes pensées se répètent et ma conscience tire le frein à main, mais mon cœur n'est pas d'accord.

Dès que la moto est parquée, je monte d'un pas pressé dans la chambre. En ouvrant la porte, je sens mon téléphone vibrer. Il est presque deux heures du matin, ça ne peut être que Nathan. S'il m'appelle, c'est qu'il n'a pas écouté mes ordres.

— Ouais ? réponds-je en portant l'appareil à mon oreille, tout en enlevant mes chaussures.

— Y a du mouvement.

Mon action reste figée. Cet idiot y est allé seul. En plus, il aurait pu se faire repérer. Pourquoi c'est moi qui dois gérer un bleu ?

— T'es planqué ? questionné-je avec sévérité.

— Oui, soupire-t-il.

— Je t'avais dit de ne pas y aller seul ! Non, je te l'avais ordonné, bon sang ! lui reproché-je.

— Je suis encore capable de me démerder sans toi, riposte-t-il. Et t'étais occupé.

— OK. Je te rejoins ou t'arrives à te démerder, alors ? demandé-je avec sarcasme.

— Nan, rejoins-moi. Nous allons peut-être enfin pouvoir devenir membre, faut qu'on soit ensemble.

— Sans blague... mais c'est intéressant. Je te retrouve où ?

— Rejoins-moi devant le Casino de Saint-Moritz.

— OK. Je suis là dans quinze minutes.

Je mets mes chaussures, retourne jusqu'à la moto et pars rejoindre Nathan.

En entrant dans sa voiture, celui-ci écrase sa cigarette dans le cendrier et me lance un regard en coin. Un changement physique me

percute : il a coupé courts ses cheveux blonds et des cernes sous ses yeux indiquent son manque de sommeil. Plusieurs gobelets vides, qui devaient contenir du café, ont envahi le tableau de bord, sans parler du cendrier rempli à ras bord. Comment peut-il être toujours au sommet de sa forme en fumant autant ?

— Tes fringues, ça ne va pas le faire, me lance-t-il sans détour.

— Je suis ton supérieur, donc tu me salues avec respect, ordonné-je sèchement.

— Oui, pardon, monsieur, s'excuse-t-il en se redressant, perdant de son assurance face à mon ton tranchant.

Pendant quelques secondes, il ne dit rien et je le fixe froidement, énervé.

— Pourquoi ma tenue ne va pas ?

— On va jouer.

Il fait un signe de tête en direction du casino.

— En effet, ça ne va pas le faire. Bordel, pourquoi tu ne m'as pas dit au téléphone de prendre un costume ? C'est pourtant basique ! lui reproché-je, énervé.

— Pas pensé, répond-il en baissant les yeux.

Je me pince l'arête du nez. Bon sang, ce qu'il peut m'agacer avec ce genre d'oubli stupide. Il a vraiment encore beaucoup de choses à apprendre, même s'il a de grandes capacités. Si je ne l'appréciais pas à ce point-là, ça ferait longtemps que je l'aurais renvoyé à San Francisco et en deuxième classe.

— Je n'ai pas le temps de rentrer me changer, il sera fermé !

— Ben on y va demain, il ouvre à vingt heures trente, propose-t-il.

— Oui. À demain et essaye de dormir, s'il te plaît. Je ne veux pas jouer avec un zombie et prendre le risque de me faire griller.

— Ouais, ouais, t'inquiète.

— Ben oui, gamin. Je m'inquiète et t'es sous ma responsabilité. Dors ! C'est un ordre ! insisté-je.

Nathan lève les yeux au ciel et se rallume une clope. Stupide gosse. Bon, il a vingt-trois ans, mais je l'appelle quand même comme ça. Il reste une jeune recrue et je sais que ça l'énerve, ce qui me fait plaisir.

Je remonte sur la moto et rentre à l'hôtel tranquillement. J'apprécie de rouler sur ces routes de montagnes, où les arbres ont remplacé les buildings de San Francisco. Sans parler de l'air pur, dénué de pollution. Mes pensées vont vers cette jolie jeune fille que j'ai eu le plaisir de prendre derrière moi. Mademoiselle Max. La sensation de ses bras autour de mon corps était vraiment plaisante. Je secoue la tête.



Je trouve mon collègue à l'entrée du casino avec soulagement : il porte un costume et non un jean et t-shirt. Les félicitations seraient presque de rigueur, mais je me retiens. Inutile de gonfler son ego plus qu'il ne l'est déjà. Il est bien coiffé et les cernes sous ses yeux sont un peu plus discrets. Pour une fois, il m'a obéi.

À quelques minutes d'intervalle, nous pénétrons dans l'établissement. Dès que chacun a pris ses jetons, nous choisissons une zone distincte du casino, à la recherche de notre cible. Je finis par la localiser. Le voilà enfin, entouré de quatre gardes du corps. Son costume est parfaitement ajusté, seule une cravate rouge apporte une touche de couleur. Des mois que je prépare ce moment et m'y voilà. L'erreur n'est pas permise. L'excitation se fait grandissante. Après avoir envoyé un message à Nathan pour lui dire où je suis, je m'installe à une table de jeu, en me frottant les mains. Il est si facile de gagner quand on connaît la technique.

En faisant attention de ne pas trop mettre en jeu au début, afin que ça reste une « histoire de chance », j'augmente de plus en plus mes mises, indiquant que je prends de l'assurance, ce qui ne manque pas d'attirer la souris dans mon piège. Il vient prendre place derrière moi, afin d'observer mon jeu, ou ma technique.

Au même moment, Nathan s'installe en face. Nous commençons notre petite mise en scène en jouant l'un contre l'autre. Les autres joueurs lâchent rapidement l'affaire, comme nous l'espérions. Le montant misé augmente à une vitesse folle et nous finissons par attirer le regard des clients curieux. Un petit attroupement se forme autour de notre table. Le plan se déroule à la perfection.

Comme prévu, Nathan se fait avoir et je rafle toute la mise. Il se lève en faisant tomber sa chaise, énervé. C'est un bon acteur.

— Je veux ma revanche ! exige-t-il en tapant le poing sur la table.

— Une autre fois, gamin, réponds-je calmement.

— Non ! Maintenant !

— Va au lit, mon petit, insisté-je avec un sourire mesquin.

Un rire moqueur m'échappe. Je ramasse mes gains, s'élevant à environ vingt mille francs suisses. Une jolie perte pour le casino, mais surtout, pour son propriétaire, placé derrière moi. Un petit sourire satisfait étire mes lèvres quand celui-ci pose sa main sur mon épaule et me demande amicalement de le suivre. Je lance un regard victorieux à Nathan qui me répond par un petit signe de tête, avant de s'en aller.

Les jeux sont faits.

6 - CUITE

Léonie

L'après-midi, nous avons convenu d'aller marcher, avec Jeanne.

— Prête à éliminer les calories des cocktails ? me demande-t-elle solennellement.

— Que oui ! ris-je.

Nous montons chercher la fraîcheur en montagne, au Muottas Muragl. La vue est incroyable. De nombreux ruisseaux zigzaguent le long des ravins. Leur course part des glaciers ou des neiges éternelles pour finir dans la rivière qui descend la vallée.

Après une bonne heure de marche, nous nous installons sur la terrasse du restaurant d'altitude. Je lui raconte mon aventure « motarde » quand le serveur dépose nos sodas.

— Cet homme a quelque chose qui m'attire. Il m'intrigue, terminé-je.

— Et tu comptes le revoir ? me demande-t-elle, excitée.

— Je ne sais pas. Je reste aussi sur mes gardes. Tu le reverrais, toi ?

Elle boit une gorgée, avant de me répondre.

— Eh bien. Tout le monde est un inconnu, avant de devenir un ami, voire un amant, ajoute-t-elle avec un regard malicieux.

— T'es d'une grande sagesse aujourd'hui, dis donc, dis-je en riant.

— Je le suis toujours, voyons.

— Mouais, fais-je avec une grimace, pas du tout convaincue.

Jeanne arbore une moue vexée, ce qui déclenche un grand fou rire entre nous. Cependant, je dois avouer qu'elle n'a pas tort et je n'ai qu'à prendre mon spray au poivre dans mon sac à main. Nous restons sur

cette terrasse quelques heures. Je profite d'envoyer une photo de la vue dans le groupe de discussion familial, juste pour leur faire envie.

Sur le chemin du retour, Jeanne m'interpelle.

— Tu sais, je te connais par cœur et ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue être intéressée par un homme. Je pense que tu devrais te laisser porter et voir ce qu'il peut te réserver.

Je médite ses paroles en me concentrant sur mes pas. Oui, elle a raison. Dès que je le revois, je lui propose.

Voilà trois semaines que je n'ai pas de nouvelles de Caleb et je l'ai un peu mis à la cave. En plus, je n'ai pas son numéro. Tant pis ! Bien que ça me frustre légèrement, il me plaisait bien.

— Salut, Laurent ! Bon week-end ! lancé-je par politesse.

— Merci. Tu veux aller boire un verre ce soir ?

— Je ne peux pas, désolée, réponds-je.

Laurent souffle, déçu. Je dépose mon pass et me dirige vers la sortie, tout en levant les yeux au ciel. Quand est-ce qu'il va lâcher l'affaire ? Ça commence vraiment à être lourd ! Un de ces quatre, je vais lui dire clairement qu'il ne m'intéresse pas, vu qu'il ne comprend pas les refus à répétition.

Jeanne m'a proposé de la rejoindre ce soir pour souper ensemble et ensuite, aller danser en boîte, ce que j'ai accepté sans hésiter. Ça va me faire du bien ! Je décide de mettre une jolie jupe bleu foncé qui arrive au milieu de mes cuisses, avec un haut noir à manches courtes, moulant et décolleté dans le dos, ainsi que mes chaussures à talons favorites de quelques centimètres, pas trop hauts. Je suis assez grande comme ça, avec mon mètre septante. Et pour conclure, un léger maquillage. Je me regarde dans le miroir du corridor et suis satisfaite du résultat.

Nous nous retrouvons dans un nouveau restaurant de Saint-Moritz qu'on voulait tester depuis un moment. Décoré dans le style

« American diner », l'ambiance nous donne vraiment l'impression d'être au cœur des États-Unis. Je me régale avec un hamburger et des frites, tandis que Jeanne a jeté son dévolu sur un tartare de bœuf.

Une fois l'addition payée, nous prenons la direction du Monster of Mountains. Ce nightclub a ouvert il y a deux ans et on y passe toujours des soirées incroyables. Il est souvent victime de son succès. Quand nous y entrons, l'ambiance est déjà folle. Nous buvons un premier cocktail, puis nous fonçons sur la piste de danse.

Nous faisons une pause en allant prendre chacune un nouveau cocktail au bar, le troisième de la soirée si je compte bien. Jeanne est bien joyeuse et moi aussi. L'alcool commence à faire effet sur notre organisme. Nous nous installons sur les fauteuils du premier étage. Ils sont répartis sur une passerelle autour de la piste de danse, ce qui permet de rester dans l'ambiance et de regarder les gens se trémousser. Une chaleur règne dans le club, à la limite du supportable, c'est pire sur la passerelle, mais nous l'ignorons.

L'envie de retourner danser nous rattrape très vite et nous reprenons notre déhanché. Au bout d'un moment, j'abandonne Jeanne pour aller aux toilettes. Quand je reviens dans la salle principale, mes yeux s'écarquillent. Il est là, assis au bar avec un autre homme, un peu plus jeune. Une colère injustifiée monte en moi. Il est dans le coin, sans m'avoir prévenue, alors que nous devions nous revoir ! Sans réfléchir, je fonce sur lui et lui tapote l'épaule.

Mais quelle idiote, il ne me doit rien du tout...

Je n'ai pas à m'énervier comme ça. Caleb se retourne et ses yeux s'agrandissent. Son ami me regarde, intrigué. Il arbore un sourire en coin. Me retrouvant bête, je sors la première chose qui me vient.

— Salut.

Nous nous fixons un instant. Voyant qu'il ne dit rien et continue de me dévisager comme un crétin, je tourne les talons pour retourner vers

Jeanne, légèrement vexée. Ce bobet ne me rattrape même pas ! Je le formate de mon esprit.

Bye bye.

Jeanne continue de danser avec moi. Nous faisons régulièrement une pause pour boire d'autres boissons. L'alcool commence sérieusement à altérer mes gestes et pensées. Nous avons peut-être un peu abusé, mais il faut savoir en profiter, de temps en temps. Mon amie me prévient qu'elle m'abandonne, tout en me montrant un beau blondinet avec qui elle va finir la nuit. Je lui fais la bise et la laisse partir au bras du bel homme. Quelle veinarde. Ne voulant pas rentrer chez moi et espérant profiter un peu de la soirée, je décide de commander une bière. Je suis incapable de dire combien d'alcool coule dans mes veines.

Vient le moment pour lui de fermer le club et c'est avec gentillesse que le barman me demande de rentrer, après avoir fait une annonce au micro pour les clients toujours présents.

— Je t'appelle un taxi ? me propose-t-il.

— Non, merci. Je vais marcher un petit peu, histoire de décuire et j'en appellerai un.

— D'accord, sois prudente !

Je lui souris, depuis le temps, il me connaît. Je le salue et prends la direction de la sortie. En faisant quelques pas, je découvre que je suis bien plus cuite que je le pensais et peine à marcher droit.

Aïe, j'ai fait fort.

Arrivée dehors, je suis complètement abasourdie de découvrir Caleb, appuyé contre une voiture. Mon formatage a échoué. Quand son regard se pose sur moi, j'ai tout de suite l'impression que je suis la raison de sa présence, mais je dois me faire des films.

— Vous m'espionnez ? lui demandé-je, suspicieuse.

— Non, je vous attendais, répond-il en souriant.

Ah, ben je ne me fais pas de films. Ma tête se penche légèrement sur le côté en fronçant les sourcils et mes bras se croisent sous ma poitrine. L'air extérieur est bien plus frais, car un frisson vient de me parcourir.

— Je vais à l'hôtel, je vous pose chez vous ? me propose-t-il.

Non, grince ma conscience.

— Euh... Oui, je veux bien. Mais juste parce que ça m'évitera de payer le taxi.

— Ça me va, riposte-t-il avec une expression moqueuse.

Je lève les yeux au ciel et m'avance vers le côté passager.

— Non !

Je sursaute et regarde sur ma gauche. Laurent vient vers nous rapidement.

— Tu ne vas pas rentrer avec cet inconnu ! s'indigne-t-il. Je te ramène.

— Alors, déjà, pour commencer, ce n'est pas un inconnu. Donc t'occupes !

Je pose une main sur la voiture pour ne pas perdre l'équilibre.

— Léonie, ne sois pas bête. Ça fait plus d'une année qu'on se voit presque tous les jours à l'hôtel.

— Oui, merci de me rappeler que tu me soûles depuis aussi longtemps et que, malgré mes nombreux refus, tu continues inlassablement de me proposer d'aller prendre un verre.

Oh. D'habitude, je ne suis pas si directe.

Laurent s'arrête et me dévisage, ébahi. Ses yeux se chargent de colère, puis il porte son attention sur Caleb.

— C'est ignoble de profiter de son état !

Je pouffe. Je suis peut-être éméchée, mais je suis encore capable de prendre des décisions rationnelles.

— Je ne profite de rien. Ça s'appelle être un gentleman, ce que, visiblement, tu n'es pas, répond-il calmement.

— Petit con !

Caleb se redresse et croise ses bras sur sa poitrine. Ils font la même taille. Ses yeux menaçants suffisent à avertir l'agent de sécurité qu'il vaut mieux ne pas le chercher. En tout cas, le message est clair. Ce dernier avance d'un pas et serre les poings, prêt à attaquer.

— Bon, faut vous calmer, les gars. Laurent, laisse-moi tranquille si tu ne veux pas te prendre une raclée et ce n'est pas Caleb qui te la donnera.

Je me tourne vers l'américain.

— Quant à toi, merci de me ramener, j'ai vraiment besoin de mon lit.

— Bien, madame, répond-il en souriant jusqu'aux oreilles.

Laurent serre les dents. Ses iris me suivent quand je prends place sur le siège passager. Un petit haut-le-cœur semble apparaître, mais j'arrive à me contenir. Vomir devant ce mec trop canon serait très douloureux pour mon ego. Caleb s'installe et met en route le moteur.

— Vous êtes diablement beau !

Oups.

— Merci, répond-il en riant. Vous n'auriez pas un peu trop bu ?

— Oh oui, je suis fin gelée, ris-je.

Mince, mon rire est semblable à celui d'une hyène. C'est horrible. Je lui souris à mon tour et appuie ma tempe contre la vitre, mais grimace quand je sens la froideur de celle-ci. Ma tête finit par se poser contre le siège et je me laisse aller. Après tout, je pense être en sécurité.

7 - INTRUS

Léonie

Le réveil est difficile. Une migraine horrible a pris possession de ma tête. Qu'est-ce que j'ai fabriqué hier ? Surprise, je découvre que je suis dans mon lit, mais ne me rappelle pas m'y être couchée et ça... ce n'est pas normal. Il ne me semble pas avoir bu tant que ça, avec Jeanne. Quoi que ? Il faut à tout prix que j'aille boire un verre d'eau et surtout, que j'aille aux toilettes.

Je sors de ma chambre, mais reste pétrifiée. Un homme, dos à moi, dort sur mon canapé. Chez moi. Il est sur mon canapé, dans mon chez moi.

Il y a un homme sur mon canapé dans mon chez moi.

Mais qui est cet intrus ? Paniquée, c'est sur la pointe des pieds que je me dirige vers ma cuisine pour prendre un couteau. Heureusement, je ne les ai pas dans un tiroir, mais dans un bloc à l'américaine. Discrètement, je m'avance vers le canapé, lorsqu'au même moment, il se retourne et se fige en me voyant. Son regard fait des allers-retours entre mon arme et mon visage.

— Bordel, Caleb ! Que faites-vous ici ? hurlé-je en pointant le couteau vers lui.

— Wow, du calme, me dit-il, les mains en l'air. Je vous ai juste ramenée.

— Comment vous êtes entré ? interrogé-je, suspicieuse en le menaçant avec mon arme.

— Avec vos clés.

Ah.

— Vous avez enlevé mes habits ?

— Oui.

— Pardon ? demandé-je, incrédule.

Mon couteau continue de le menacer.

— Oui, mais dans le noir.

— Ça ne change rien ! crié-je.

— Ben oui, car je ne pouvais rien voir, tente-t-il de se justifier, essayant tant bien que mal de ne pas rire. Vous voulez bien baisser votre arme, s'il vous plaît ?

— Depuis où ?

— Quoi ?

— Vous m'avez ramenée d'où ? insisté-je, énervée.

— Du club, vous aviez de la peine à tenir debout et êtes rentrée avec moi, pour éviter le taxi.

— Ah oui, je m'en rappelle.

Non, je ne m'en rappelle pas.

Une sensation très désagréable arrive dans mon estomac et remonte. Trop. Beaucoup trop haut. Je lâche l'arme et mets une main sur ma bouche. Je crois que je vais vomir. Je cours à la salle de bain et claque la porte. Juste à temps, je me penche au-dessus de la cuvette où le contenu de mon estomac finit dans les toilettes. Je souffle, puis me relève en tirant la chasse.

Tout en passant de l'eau froide sur mon visage, les souvenirs épars de la soirée me reviennent. J'étais vraiment cuite. Je décide de prendre une douche rapide pour me remettre les idées en place, après avoir fermé la porte à clé.

Une fois séchée, j'enfile le t-shirt et me rends compte que je n'ai pas de pantalon. Bon, il m'a déshabillée... C'est tellement gênant. Et d'abord, comment a-t-il osé faire ça ? J'essaye d'aller dans le salon sans qu'il m'entende. Je le retrouve assis sur le canapé et son regard se lève vers moi. En courant, je vais enfiler un pantalon d'intérieur et reviens vers lui, les joues rouges.

— Ça va ? questionne-t-il.